

Nul Sprechgesang

Deux textes se font suite ici, le « poème » et sa paraphrase. Un lecteur, non des moindres, me dit que le poème (est-ce un poème ? je n'aurai cessé de tourner autour de cette question), que le « poème » donc lui semblait obscur par endroits. Je décidai, non de retoucher le texte (plus je le relisais, plus il se relisait en moi, plus il m'était impossible d'en ôter fût-ce un mot de cendres), mais d'en faire, en prose, une paraphrase, d'en commenter la circonstance. Et puis, tout a tourné...

... *Nul Sprechgesang ?*

Nul Sprechgesang nul mortel funèbre hommage aux exterminés

... On veut tous ça, *le parfum de marbre lointain de la Sainte Victoire...* et aussi bribes de mots, hélitreuillées depuis la forêt d'août aujourd'hui si lointaine, simples mots *lumière verte, lumière verte*

... Pouvoir dire le cri du crâne était est l'ambition et cela aurait requis prose spéciale, non prose non poème, non point *res gestae* mais articulation chair mot, on s'y dévale explose épanouit

... Tout d'un coup nous disant: *l'aujourd'hui le présent c'est ce réveil horrible*, on avait dormi mais depuis jusqu'à quand? cette stupeur devant le présent qui caractérise le présent, grand bain de poussière hantée par convoi voyageur ô poussière aller simple

je serais ta poussière tu serais mon poussier

ça s'appelle forsythias les gros genêts jaunes brandis, quand on entre dans la cour ranimée par le prosème quelle flambée quel brandissement, c'est très brandi ça, les rameaux jaunes les branches les brandies, quelle agression de couleur
(c'est la cour d'un immeuble jamais vu, *lui* se cache dans une chambre de bonne, juinjuillet, quartier de la République, *poussière sommes* reviendrons à la)

... Une seule chose ce perçoit si profond c'est: un? ramifié? dans le Un le ramifié le poing très jaune dire: *très* et que ça explose en: jaune
ça s'appelle forsythias j'aimerais le nom plus

brandi plus

crissant

et si ma prose se suffisait pas besoin d'aller à la ligne le retour s'appellerait de lui-même (le retour de bœuf, l'antique)

je vois bien le mot *comme* (jaune poussin), quand j'ai creusé le mot descendu très profond vraiment, l'ai étiré pour voir dedans et vu comme dans un puits renversé le noir de *vraiment* allez savoir pour quoi le jaune le noir j'ai posés déposés dans ma page sur et c'est en automatique en automaton je suis l'automate j'attends je guette le: ce qui vient

(mais aussi dans la cour jamais vue ceci que je pousse de force dans le Prosème incomplet faillible:

... grand hourvari d'oiseaux, je voudrais tellement en être!

grand chambard chambardement d'oiseaux, grand présent

oisillade oisillonnade et cris urgents merle en goguette et pigeons très en gorge très en mauve en pattes roses

tapée d'oiseaux omelette d'oiseaux conclave hurlement politique

Et aussi, et encore: urgence de grand présent mon présent mon poussier *nous sommes en poussière reviendrons à la*

oiseau ecclésiaste sans sagesse hurleur seulement

et moineau calotté pie pas voleuse merle en goguette quand je t'ai vu j'ai sifflé d'étonnement toujours nouveau merle posé souple sur, dans gazon non: merle variable du gazon lui-même variable du présent - peu profond, dense et résistant présent de part en part refendu toutefois)

... puis-je attirer tous ces oiseaux dans la cour de l'immeuble jamais vu ?

... où commence la trahison de l'absent, du mis en cendres ?... élégie, faut-il t'abattre à coups de hache ? t'ignorer mais alors *quoi* d'audible ?

A peine tiré d'un infini sommeil Epiménide aurait été conduit à la chambre à g

... Tout d'un coup me disant: *l'aujourd'hui le présent c'est ce réveil horrible*, on avait dormi mais quand quoi? et voici que cette stupeur devant le présent caractérise le présent, on s'ensauvage au nom de

Une oisillade oisillonade pour toi

Cette *vox sola* désinvolté, arbitraire, qui ne parle que pour soi: fuir devant la poésie, puis entrer dans le mausolée d'un autre, pour qui construit? avec seuils, écharpes, flottements, néants interrogatifs

Ecrire était « agir dans l'instant », avec péril de retombée

Inéliminables vous, figures... vous, figures inéliminables, désastreuses, aimées - puis s'arrête: lyrisme, effet « grandiose », jeté d'écharpe,

Et là, ce serait comme sentir presque pousser les escarres, conjuration...

le masque nasal, masque d'odeur plaqué, deux jours

langue secrète, pour soi, à communiquer sous pli déscellé, un peu, qui fuit

ce mouvement d'exister, c'est comme un reflux (on l'entend bouger, même si l'on ne saurait décrire la respiration, souffle spécifique, finitude qui n'en finit pas)

« Nous »: les déprononcés

chant de la finitude sous la diversité des formes, prose de la finitude, chant de l'être-fini - chant? crissement, bruissement, braiement de l'être-fini, souffle et craquements, essieux de l'être-fini (d'ahan: un mouvement lyrique, puis une rupture d'ironique)

Voici: j'écris un grand chant plaintif sans aucun accent pour le sauver grand chant désaccentué sans cadence grand chant désossé

débrandi

ma question *Que peut une phrase?*

j'ai fait trois phrases pour toi - polyphonie on s'y carbonise

A l'obscur, à l'exterminable, à l'enfant humilié par le père, au sorti de la chambre de bonne pour aller (dit-on) chercher le pain un jour de: juillet? *parce qu'il avait faim*, au natif de Varsovie mal doué dans les études, à celui dont on ne parle jamais, au garçon de seize ans du convoi du vingt-quatre juillet mille neuf cent quarante deux, à l'inadapté qui *devait* croit-on périr, à l'enfant recherché par la mère quémendant après guerre l'avis des voyantes, à celui qui signe illisiblement son nom sur le carnet de fouilles de Drancy, à celui dont je découvre un jour la photo en feuilletant le mémorial de Klarsfeld dans une librairie parisienne, à sa hantise, je dédie

(je *dédis*, leurre, misère... est-ce une langue morte que nous habitons, je ne puis le croire)

Le chant sans chant, le sansoiseau...

... enfant, tu auras sombré sans témoin

... être le filin, la voix une re-brisée, la disjointe, sans espoir de ramener au jour?

Puissance du langage-monde, lève-toi, une fois-une, pour honorer en l'esplanade miteuse de Drancy-la-Muette la si bien nommée la mémoire de Léon B et de ses compagnons de désastre j'implore et rien ne vient, rien vient, et pourtant nous sommes pris dans la grande courbure tous du temps involué, tout est là, vois, vois, entends dans l'escalier les pas de brutes, toujours, pressées, qui dévalent, milice, cendres, soleil, bus planqués, amours, désastre: monde...

Ceci n'est pas encore un poème, est-ce un *Sprehegesang*, même pas un chant... je fais un trou dans l'herbe, et je dis:

(.....)

Chant de la finitude chant de l'être fini

Je vous déponctue en chœur

Un kaddish sans dieu

Nul *Sprechgesang* pour aller d'ahan

Convoi numéro 10, adieu, adieu, *on se reverra* disaient-ils

Paraphrase ?

Il s'agit ici du commentaire d'un texte dont je ne saurais dire s'il est poème, chant brisé, impossible *epos*. La seule certitude qui me reste, c'est que des ruptures dans la texture même du temps, dans la conscience même que je pouvais avoir d'une certaine unité du temps de l'Histoire, ont, à certains moments, commandé, et comme infléchi le dire : cela se brisait, tournait sur soi, et le vers n'était pas gratuit, mais retour de charrue, brisure du temps inscrite comme à même... la page ? Non, pas la page, mais cet espace et ce laps que la page convoque, dont elle est, non point le lit ou le miroir, mais le point d'appel, le point d'envol... Mais il y eut prose aussi, prose en d'autres lieux, en d'autres rythmes du texte. Prose, au sens

même de la course en ligne droite, que rien ne brise, que rien ne rompt, ou plutôt, qui est cette brisure même ininterrompue, cette course immobile dans ce quelque chose que l'on persiste à appeler le temps. Tantôt commandait l'à la ligne, tantôt, c'était la course en prose-ligne droite, et disant cela, je n'invoque aucune inspiration, aucun souffle conducteur premier – juste la conscience de bris internes, de plis tantôt resserrés, tantôt plus amples, dont l'alternance meut secrètement le grand fantôme de l'ensemble, selon des régimes de déterminations trop multiples, trop multiplement intriqués pour être saisis, ou alors il y faudrait tout l'empan de la chose appelée inconscient, le mouvement même qui ne se saisit que dans la marche, l'impulsé de la cadence. *Nul Sprechgesang*, disais-je, nul parlé-chanté ici, et à présent, je doute...

Ce texte fut écrit très vite, dans un état qui, pourtant, n'était pas celui d'une fièvre. Il est question de « je », de « lui », comment dire sans trahir est la question centrale qui porte et supporte l'ensemble. J'ai tellement relu ce texte qu'il n'est plus à moi, ni à quiconque, que je ne puis même l'offrir à quiconque, et pourtant, il déborde de la page. Pour le résumer - comment le résumer ? - je pourrais dire qu'il s'agit de la déportation de Léon B, seize ans, dont je ne sais rien, sauf une photo qui un jour me sauta au visage – j'ai compris, je comprends chaque jour, je n'en finis pas de comprendre à quel point les spectres de notre temps sont photographiques.

Un dire se déploie, se phrase, s'inscrit : on pourrait s'arrêter là. « Je », « moi », « lui », sont ici des index sans substance, des points d'envol aussi. Tenir cette question, s'y atteler tout entière, s'y écarteler, cet écartèlement étant le texte même : un passé est invoqué, convoqué, ce passé est de part en part tragiquement historique, il fut *et* il persiste, replié, dans le présent même, d'ailleurs le présent n'est encore que cette nappe repliée, nous sommes un pli de la nappe du temps, et l'autre pli, l'invisible, craque – revenons. La déportation d'un jeune homme est ici inscrite, un jeune juif polonais, un jeune humain, inscrite dans le texte, et aussi dans le réel et dans le temps. Le texte – *est-il poème ?* cette question me torture- tente d'inscrire ce qui n'était que déposé, le *a-été*, cette foudre blanche...

Ceci n'est pas de l'autofiction – horrible vocable. Ceci n'est pas un témoignage. Ou alors, il faudrait inventer un terme nouveau : témoin de ce dont il n'y eut pas de témoin. Intémoignage. Léon B est né un 22 février 1926, à Varsovie. Arrivé à Paris en 1936, ou 37. Certains disent que, caché dans une chambre de bonne à la République, il sortit en pleine rue, en plein mois de juillet 42, parce qu'il crevait de faim. D'autres disent... je ne le dirai pas ici.

Déporté un 24 juillet 1942, par le convoi numéro 10. Mais comment, comment ? Ici, les archives n'ont pas répondu. Ici, grand blanc. Seule, la signature malhabile de l'enfant sur la photocopie du bulletin de fouilles de Drancy... Il n'avait pas un sou en poche. *Enfant, tu auras donc vécu sans témoin ?*

Longtemps après, j'écris ce texte, ce texte me vient, et répétons que *je, moi*, sont ici des points d'envol, qu'il s'agit de réinventer un je sans sol, de faire en sorte qu'un nous s'y entrouvre... je dis « je », c'est toi encore, c'est lui, c'est nous comme en rappel, et voici, *alla breve*, que l'individu universel s'annonce, se profile... foin de Messie lointain, c'est le grand maintenant qu'il nous faut, tout texte est une sommation, un coup de pistolet dans le temps...

Lorsque j'écrivais : *enfant, tu auras sombré sans témoin*, peut-être est-ce ici le cœur, le cœur flottant du poème. Tout le poème est à la recherche d'un centre qui flotte, qui se rompt, tout le texte est une césure, s'articule autour de cette césure, de ce moyeu, l'essentiel est de faire craquer le centre, de brûler le centre, de brûler au centre ! Un enfant, un jeune homme presque. Il y a une photo, il y a eu existence, j'atteste, j'ai vu les rares documents : c'est presque rien, *c'est*. Comment dépasser le « ça a été », comment ?

Paraphrase ? Périphrase ? Mais nous y sommes. Je vais le dire, sur un mode sèchement historique. Un 24 juillet 1942, un jeune homme dont je suis proche est déporté de Drancy à Auschwitz, et nous ne savons rien de plus, et rien n'est dit jamais, rien jamais n'émerge. Son nom ne figure pas dans les livres d'histoire. Les recherches d'archives ont été quasiment vaines. Certains ont su, connu, ne parleront pas, ne veulent ou peuvent plus parler. S'inscrit un flottement. Il y a un chant, ce chant est brisé, rompu. Mais il invente très vite son mode : c'est un apparaître ! c'est un *alla breve* ! c'est un disparaître, aussi... un kaddish aux os rompus, avec des mots à l'odeur de caoutchouc brûlé. Quand j'écrivais, tout à l'heure, *tout texte devrait être un coup de pistolet dans le temps*, je ne réalisais pas que j'avais, que j'ai les mains pleines de poudre, même si *rien n'a retenti encore*.

Je recompose, tente d'ordonner la trajectoire mentale qui mena au poème. Un semis de mots, rien de plus, un flottement, une traînée d'images, une queue de comète dans le crâne. J'ai gardé à l'orée du texte ce semis de mots, de sensations, ce flou inaugural. Cela commence ainsi, pourrait se passer autrement, j'ai décidé de conserver ce mixte de nécessité et de contingence. *Lumière verte, lumière verte...* C'est énigmatique, doit le rester, et pourtant, nul

hermétisme voulu, quelque chose affleure. Ou plutôt : ça desquame. Sous le je, le nous, quelque chose de l'individu universel, spolié, fourgonné, gazé, brûlé. Nous sommes cette révolte, ce feu, cette main qui tremble. Je suis ce forsythia, cet oiseau, cette clameur. Une clameur nous sait, une clameur nous talonne, nous sommes plus lents que certaines images de foudre, celles-ci doivent être sténographiées, très vite, au moment précis où elles tombent et se détachent : c'est le grand bruit de l'Histoire qui tombe des cintres, qui dit *je fus, nous sommes, cela est*. Poème, je voulais te paraphraser, et ma langue a mué. Dérivant, j'ai couru après le grand réel : nous sommes le temps, le désastre, le monde, j'ai entendu craquer les essieux. Rien n'a bougé...

Gisèle Berkman